PRIX DE L'ABONNEMENT
Edition Quotidienne

Les Numéros Cinq Sous

PRIX DE L'ABONNEMENT
Edition Hebdomadaire

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

POLITIQUE, LITTERATURE. — PRO ARIS ET FOCIS — SCIENCES, ARTS.

1er Septembre 1827. NOUVELLE-ORLEANS, MARDI, 26 OCTOBRE 1909 83me Année

MUSICIENS D'ALLEMAGNE.

Les musiciens et les dilettantes de Munich viennent de célébrer de grandes fêtes musicales à la mémoire du compositeur Johannes Brahms, mort il y a douze ans. Ces fêtes se sont prolongées quatre jours. Elles ont été brillantes. Le souvenir en survivra, grâce à la publication de leurs programmes, enrichis de documents, de notes et de commentaires précieux, en un volume du plus durable intérêt.

Brahms, dont le nom n'éveille guère d'écho, chez nous, que dans les milieux spéciaux, avait cette particularité, en son pays, qu'il en fait représenter un principe. On se passionnait pour ou contre lui—on se fanatisait pour ses œuvres, ou bien on en contestait apremement l'inspiration, sans que nul discutât son talent ou dépréciât son caractère. A l'étranger, les artistes ne le nommaient qu'avec respect. Il vivait à Vienne, solitaire, entouré de peu d'amis, d'humeur assez fantasque, tenant pardessus tout à son franc parler, qui se traduisait parfois par des boutades passablement rudes. Sauf un voyage qu'il fit, je crois, à Londres, ses déplacements se bornaient à de rapides excursions en Allemagne, à quelques promenades en Suisse, à des séjours d'été en des villages autrichiens ou hongrois, à l'écart des routes battues.

— A des musiciens, désireux de se rendre à Paris ou en Angleterre, il disait : "Est-il besoin d'aller si loin pour faire de la musique ? La gamme a-t-elle plus de sept notes chez les Français et chez les Anglais, et les instruments sonnent-ils ailleurs autrement que chez nous ? Notre art se passe de commis-voyageurs."

—

Brahms n'eut, assurément, que des préoccupations d'art pur. Il composait selon son plaisir, incapable de chercher à plaire par une concession même légère, austère jusque dans sa recherche de la grâce. L'opinion qu'on avait de lui le touchait peu. Parfaitement conséquent avec lui-même, c'était hautement qu'il affirmait son dogme. Car il avait un dogme : l'exclusive croyance en la musique de concert. Le théâtre lui inspirait un mépris violent : il niait qu'on y pût faire œuvre de grand artiste.

Aussi s'insurgeait-il obstinément contre Wagner, non par jalousie, mais en vertu d'un préjugé érigé en doctrine et mis au-dessus de tout éclaircissement. Or, voici que les fêtes de Munich nous obligent à préciser la nature de sa situation si curieuse. Le mérite de ses ouvrages, si grand soit-il, n'eut pas suffi à lui créer une autorité en quelque sorte pontificale. Il n'avait rien d'un chef d'école ; il n'ensemençait pas un champ nouveau : il se contentait de faire à son gré refleurir le jardin classique. Et son prestige, aux yeux des traditionnistes, venait justement de son attachement immuable aux traditions, tandis que les indépendants saluaient sa science et sa conscience de compositeur.

Le cas de Johannès Brahms est, en soi, bien plus simple et bien plus clair que d'aucuns ne le pensent. En deux mots, l'élévation de ses tendances et la richesse de sa technique étant hors de cause, il y a eu, dans la sorte de principat qu'il a exercée, une conséquence d'un malentendu historique utile à rappeler.

A la fin du dix-huitième siècle, la musique pure, progressivement émancipée, au-delà du Rhin, des lisières de la scolastique, avait abouti magnifiquement à la symphonie. Haydn, Mozart, Beethoven marquèrent les étapes définitives de cette triomphale marche en avant. Au théâtre, on vivait encore presque totalement sur le fonds de l'italianisme.

—

Mozart, cependant, eut le pressentiment d'un style dramatique noble et soutenu, expressif et libre, conforme aux conditions de son art et au tempérament de sa race. On s'en aperçoit au premier et au dernier actes de "Don Juan", ou, encore, aux grandes pages du second acte de "La Flûte enchantée." Mais la mort ne permit pas à l'homme de génie de réaliser complètement l'évidence de son rêve.

On vit, un moment, le puissant génie de Beethoven attiré par les planches. Il reconnut manifestement la possibilité de constituer un mode théâtral où le développement symphonique amplifierait et vivifierait l'action. Par malheur, les temps n'étaient pas venus. Son destin le détourna, après "Fidelio", de fixer ses visées, vagues encore. Il fut le symphoniste par excellence—l'incarnation et l'exaltation de la symphonie de concert. Même en ses contemplations sublimes du monde intérieur, aucun doute qu'il n'ait estimé très secondaire le concept dramatique. Une symphonie, un quatuor prenaient son âme tout entière et l'élevaient à d'inconnues hauteurs.

Néanmoins, de son vivant même l'idée nouvelle se dégageait. Un illustre artiste, Charles Marie de Weber, poussé par son impérieux instinct, aborda les tréteaux et commença à les transformer. Les fictions qui le séduisirent, "Freischutz," "Euryanthe", sortaient à demi du fonds populaire et transportaient l'imagination de l'auditeur au delà des régions où la réalité s'accointe à la chimère, où le génie des ballades du peuple ouvre ses ailes en pleine nature. Avec lui les aspirations les plus intimement germaniques se donnèrent un large essor. Les personnages auxquels il insufflait la vie esthétique étaient à demi vrais, à demi songés. Weber tira de l'orchestre une atmosphère expressive : il conçut une forme de symphonie pittoresque accompagnant encadrant et illustrant le drame. Ses ressources de grand musicien assurèrent à ses partitions une solide richesse, d'où naquit pour le public, un frisson nouveau d'émotion. La cause du théâtre lyrique de l'avenir avait fait un pas immense.

—

S'ensuit-il que la sympathie des musiciens ait été, du coup, acquise à l'innovation de Weber comme celle du public ? Nullement. Au contraire, il y eut une levée de boucliers contre ses procédés jugés trop libres. Ceux qui avaient le plus franchement rompu en visière à la scolastique voyaient avec peine qu'il eût brisé les cadres adoptés et que, d'ailleurs, il convoitait pour le concert. Dès lors—chose inattendue—la lutte s'engagea entre la symphonie abstraite et la symphonie pittoresque appliquée à une action. Beethoven le premier se déclara contre le nouveau genre. Il dépréciait l'auteur d'"Euryante", qui lui rendit œil pour œil, dent pour dent. De l'un à l'autre, ce fut l'échange d'une injustice née d'un malentendu. En vérité, la musique peut se plier à plus d'un caractère sans rien perdre de sa grandeur. Le théâtre et le concert répondent à des nécessités différentes, sont soumis à des lois d'optique dissemblables, appellent des conceptions très distinctes.

Ils ne s'excluent pas ; ils se complètent. En élargissant la dramaturgie, au point de vue de la haute musicalité, Weber ne faisait que reprendre à son compte le mouvement suscité par Mozart et par Beethoven lui-même. Aux musiciens futurs son génie ouvrait des horizons. Son effort annonçait celui de Wagner.

Or, le jour où Wagner, à force de puissance créatrice et de hardi courage, eut établi le drame musical sur les plus hautes et les plus fortes bases de musique, le jour où il se fut affirmé, sur un terrain neuf, le légitime héritier des maîtres anciens, quelqu'un se leva devant lui, partisan des formules classiques en toute leur rigueur, n'admettant de nouveauté que dans le détail, pour reprouver sa conquête, pour méconnaître les aptitudes musicales du théâtre et pour crier à l'audacieux compositeur : "Tu n'iras pas plus loin." Et ce fut Johannès Brahms.

—

Brahms, bien plus jeune que l'auteur de la "Tétralogie," était né à Hambourg en 1833. Son père jouait de la contrebasse et donnait des leçons. L'enfant entendit de la musique d'orchestre et de la musique de chambre dès ses premières années. A quatorze ans, il débutait comme pianiste, fort brillamment. A dix-huit, sur les conseils de Liszt, il allait se mettre dans les mains de Schumann, alors directeur du Conservatoire de Dusseldorf. Tout de suite Schumann se sentit pour le jeune homme une tendresse infinie. Brahms l'éblouit, d'abord, par ses facultés de virtuose, doué d'une incroyable mémoire. Le propre de l'élève, c'était, à vrai dire, une force de concentration rare qui lui faisait immédiatement analyser les compositions les plus compliquées et lui permettait de les retenir de point en point.

L'auteur de "Manfred" ne tarda pas à devenir en ce pianiste un symphoniste en passe de s'éveiller. Sa sympathie se mua en enthousiasme. Il n'hésita pas à le traiter publiquement de "Messie musical". On a de Schumann un article, publié dans la "Nouvelle Gazette de Leipzig", d'un ton lyrique au-delà de l'imaginable.

Certes, le disciple ne devait point, par la suite, faire mentir, à l'égard des aspirations, de l'honnêteté et du savoir, les assertions de son maître. La grande cantate de Brahms, intitulée "Le Requiem allemand", ses œuvres de musique de chambre, ses symphonies et plusieurs de ses lieder", sont d'une ordonnance, d'une dignité, parfois d'une beauté accomplie et, toujours, d'une grande hauteur de vue. Mais on ne saurait prétendre que l'imagination, en lui, fut éclatante et la sensibilité très subtile.

Il lui arriva de faire de la musique tellement "métaphysique" qu'on est induit à la croire peu spontanée. Les combinaisons se suivent et s'enchaînent ; un talent hors de pair s'est dépensé sans que jamais, volontairement, le cœur du musicien se livre. De beaux éclairs brillent, certes, au milieu de nobles aridités ; mais les aridités n'en sont pas moins sensibles. Le compositeur est un maître, nous nous émerveillons dès qu'il s'épanouit lui-même, et dans la mesure où il s'épanouit. Au demeurant, nous ne pouvons que le prendre comme il est et jamais il ne nous vient à l'esprit de le rapprocher de Richard Wagner.

—

Pourquoi donc lui plut-il de faire de Vienne, la ville où l'on s'était fixé, la grande bastille antiwagnérienne ?—Parce que l'auteur de "Tristan" faisait "du théâtre" et qu'il ne souffrait, lui, que la symphonie ; parce que l'auteur de "Tristan" ne se rangeait pas, même à la scène, aux notions catalogguées et que l'innovation s'attaquant aux idées mêmes le choquait, lui, quelle qu'elle fût. Brahms s'était posé en homme de tradition. Le mot "création" ne revêtait pour lui qu'un sens d'orgueil. Au fond, son esthétique n'était pas une doctrine ; c'était une négation. Un groupe de critiques se serra à ses côtés. On fit à Wagner une guerre acharnée.

Le maître de Bayreuth fut, à vrai dire, souvent agacé de ces agressions généralement injustes et, à l'occasion, louches. Comment ne l'eût-il pas été ? Peut-être cet agacement le porta-t-il à certains jugements excessifs, notamment contre Schumann, de qui se réclamait par dessus tout l'antiwagnérisme. C'était faire, innocemment, le jeu de ses adversaires. Mais, en fin de compte, qu'est-il advenu ? Wagner a triomphé partout ; sa gloire rayonne à Vienne comme à Munich, à Paris comme à Londres. Rien n'a pu en voiler l'éclat.

Qu'on fête, maintenant, autant que l'on voudra, la mémoire de Brahms : ces fêtes n'offusquent personne. Les mêmes auditeurs pourront écouter, dans la journée, une de ses symphonies, un de ses quatuors et, le soir, acclamer "Tristan" ou les "Maîtres chanteurs." C'est fait des vaines disputes. Tout ce qui a une haute raison d'être, tout ce qui se recommande d'une logique grandeur, d'une authentique beauté, tout ce qui répond aux besoins de l'âme humaine se classe à son rang et survit. Du reste le souvenir s'efface. Le concert et le théâtre n'ont rien à redouter l'un de l'autre, et la symphonie auguste, telle que l'a réalisée Beethoven, n'a rien à souffrir du drame admirable réalisé par Wagner.

FOURCAUD.

Indécision de l'Allemagne.

Berlin, 25 octobre—Rheinhold Rydow, ministre du commerce, a autorisé aujourd'hui la Presse Associée à annoncer que le gouvernement allemand n'avait encore pris aucune décision à l'égard du contrôle de l'industrie de la potasse.

—o—

Nouvelles des Philippines.

Manille, 25 octobre — William Kenney et un Chinois reconnus coupables aujourd'hui d'avoir voulu faire entrer de l'opium en contrebande aux Philippines ont été condamnés chacun à un an d'emprisonnement.

La cour martiale qui doit juger le Capitaine Frank Wickham, du Douzième Régiment d'Infanterie de l'armée des Etats-Unis, qui est accusé de s'être ému pendant l'exercice de ses fonctions, a été ouverte aujourd'hui au Fort William McKinley. Le Colonel Sidney W. Taylor du second régiment d'artillerie de Campagne en est le président.

—o—

EN ESPAGNE.

Madrid, 24 octobre —Le général de Luque, le ministre de la guerre du nouveau cabinet libéral, a, dans une interview aujourd'hui, confirmé les rapports suivant lesquels le gouvernement aurait décidé de ne pas poursuivre la campagne marocaine.

Le ministre a ajouté que si les libéraux avaient été au pouvoir ils auraient évité cette guerre coûteuse et meurtrière, et que dorénavant le gouvernement se contenterait de fortifier Melilla sans chercher à faire de nouvelles conquêtes dans l'intérieur du pays.

"Dès maintenant, a ajouté le général de Luque, l'armée de l'armée sera toute de pacification et non de domination, et tous nos efforts tendront à induire les Rifains à déposer leurs armes. Pour atteindre ce but nous comptons sur l'aide des émissaires du Sultan.

Parlant ensuite de la répression à Barcelone, le ministre a déclaré qu'il n'approuvait pas la politique du précédent Cabinet, mais qu'en ce qui concernait Ferrer les preuves soumises au Conseil de guerre avaient démontré sa culpabilité et qu'il avait été légalement condamné.

Les élections municipales qui ont eu lieu hier à Madrid ont été une victoire pour les républicains.

—o—

Le voyage du Tzar en Italie.

Racconigi, Italie, 25 octobre.—Des mesures de précaution extraordinaires ont été prises par les autorités italiennes pour protéger la personne du Tzar contre tout incident fâcheux pendant son voyage de retour.

Les cordons de troupes qui gardent la voie ferrée ont été doublés et la police redouble de précautions dans les gares.

M. Iswolsky, ministre russe des Affaires étrangères, accompagné de M. Tittoni, a rendu visite, ce matin, au maire de Racconigi et l'a vivement remercié pour la manière dont le Tzar a été reçu la semaine dernière à son arrivée dans cette localité.

—o—

Mueller fait des aveux.

New York, 25 octobre—L'arrestation d'Otto Mueller, un fabricant de pianos d'Astoria, L. I., soupçonné d'avoir participé au meurtre d'Anna Latter, la jeune Allemande dont le squelette a été découvert ces jours derniers à Islip, Long Island, permettra, croit-on, à la police de faire le jour sur cette mystérieuse affaire.

Mueller est un bigame et jouit d'une détestable réputation.

Son épouse actuelle a déclaré à la police qu'elle vivait sous une terreur constante de son mari qui la battait fréquemment et faisait preuve envers elle d'une extrême brutalité.

Mueller, pressé de questions ce matin a avoué qu'il avait épousé Anna Latter, en 1908, mais qu'il l'avait abandonnée trois mois après son mariage et ne savait pas depuis lors ce qu'elle était devenue.

—New York, 25 octobre—Au cours d'un nouvel interrogatoire, Frederick Gebbart, alias Mueller, a fait des aveux complets et a déclaré qu'il avait assassiné Anna Latter, l'année dernière, à Islip, L. I.

Il a donné comme raison de son crime qu'il avait trop d'épouses et qu'il n'avait pu se débarasser d'Anna qu'en la tuant.

Les aveux de Mueller ont été faits en présence du capitaine de police Coglan du colonel Savage et de deux détectives.

—o—

Le président quitte St. Louis pour la Nouvelle-Orléans.

St. Louis, Mo., 25 oct—Le président Taft est arrivé ce matin à 7 27 heures à St. Louis, et s'est embarqué à cinq heures du soir sur un steamboat qui le transportera à la Nouvelle Orléans. Durant ce long voyage de 1,200 milles sur le fleuve Mississippi, le vapeur présidentiel sera escorté par une nombreuse flottille comprenant des steamboats, remorqueurs, canonnières et torpilleurs.

Immédiatement après son arrivée à la gare de l'Union, où il était attendu par un comité du Club Commercial de St Louis, le président est monté dans une automobile et a été rapidement transporté à l'Hôtel où un déjeuner était servi.

Une foule nombreuse se pressait dans les rues et le président sur tout le parcours, a été chaleureusement acclamé.

Dans le courant de l'après midi, M. Taft a traversé le pont Eads et a fait une longue promenade à East St Louis où il a rencontré le vice président Sherman et le speaker Cannon.

Dans un discours prononcé au Club Commercial de St Louis en présence des principaux négociants de la ville, le président a longuement parlé de sa récente visite dans l'Isthme de Panama et des travaux du Canal inter-océanique.

Avant de s'embarquer sur le vapeur "Oleander" du service des phares, à bord duquel il accomplira le voyage de St Louis à la Nouvelle Orléans, M. Taft a encore fait une longue promenade dans les principales rues de la ville escorté par les membres du Comité de réception.

L'itinéraire du voyage du président sur le fleuve Mississipi est le suivant :

Oct. 25. Départ de St-Louis, 5 h. s.
Oct. 26. Arrivée à Cap Girardeau, 6 h. m.
Oct. 26. Départ de Cap Girardeau, 7 h. m.
Oct. 26. Arrivée à Cairo, midi.
Oct. 26. Départ de Cairo, 1 h. s.
Oct. 26. Arrivée à Hickman, 4 h. s.
Oct. 26. Départ d'Hickman, 5 h. s.
Oct. 27. Arrivée à Memphis, 8 h. m.
Oct. 27. Départ de Memphis, midi.
Oct. 27. Arrivée à Helena, 6 h. s.
Oct. 27. Départ d'Helena, 7 h. s.
Oct. 28. Arrivée à Vicksburg, 3 h. s.
Oct. 28. Départ de Vicksburg, 10 h., s.
Oct. 29. Arrivée à Natchez, 7 h., m.
Oct. 29. Départ de Natchez, 9 h., m.
Oct. 29. Arrivée à Baton Rouge, 8 h., s.
Oct. 29 Départ de Baton Rouge, 9 h., s.
Oct. 30. Arrivée à la Nouvelle-Orléans, 8 h., m.

—o—

Le voyage du Président Taft à la Nouvelle-Orléans.

St Louis, 25 octobre — Le gouverneur Sanders de la Louisiane qui fera le voyage sur le Mississipi avec le Président Taft est arrivé ici hier de New York.

S. H. Fullerton et Harry B. Hawes sont ses hôtes. Il vient aussi d'autres délégués de la Louisiane.

T. D. Moore et Albert Godchaux qui formeront un comité chargé de présenter les hommages de la Louisiane au président à son arrivée ici sont à St-Louis depuis hier après-midi.

Les congressistes Broussard et Pujo sont déjà ici et le congressiste Ransdell est attendu aujourd'hui.

Le gouverneur Sanders a complètement recouvré sa santé qui était quelque peu précaire quand il quitta la Nouvelle-Orléans pour un voyage en mer à New York.

Une Parfaite Torréfaction

CAFE "UNION"
20c la lb.

Toujours uniformément mêlé et grillé. Toujours moulu comme il convient. Toujours la délicieuse saveur et l'arome excellent du bon café.

Essayez ce mélange incomparable.

Chez tous les épiciers.

MERCHANTS COFFEE CO., of New Orleans, Limited.

BEN. C. CASAYAS, Président.

21 oct—3m—jeu dim mar

ANNONCE

C'est avec grand plaisir que nous informons nos amis et tous ceux qui aiment les fleurs à venir voir notre exposition de Chrysanthèmes les plus beaux qui aient jamais été cultivés dans cette ville ou ailleurs.

DIMANCHE, 24 OCTOBRE

Notre grande serre de 100 000 pieds de verre contient beaucoup de nouveaux Chrysanthèmes de nouvelles Roses y compris MY MARYLAND White and Pink Killarney, tout aussi belles que les chansons et nos magnifiques AMERICAN BEAUTIES, qu'un cultivateur de roses expert qui était en visite ici la semaine dernière a déclaré n'être inférieures à aucunes autres en Amérique, de nouveaux Palmiers, de nouvelles Fougères et les nouveaux Begonias Président Taft etc.

Nous serons heureux de vous faire voir le plus grand et le plus beau stock d'Arbres donnant de l'Ombre, et beaucoup de nouveautés en Fleurs des Champs, Palmiers, Arbustes etc. Notre stock cette année est le plus beau jamais.

Ne manquez pas cette occasion de voir les plus Belles FLEURS qu'aient jamais été exposées ici. Des chars supplémentaires circuleront pour satisfaire les visiteurs.

Metairie Ridge Nursery Co., Ltd.

Magasin 111 Rue Carondelet Pépinière—Métairie Ridge.

PHONES MAIN 1335 3395.

24 oct—24 26 28 31

Certains Pianos
Vendus à $4.00 et $5.00
par mois chez
GRUNEWALD

Pianos achetés, réparés, accordés, polis, échangés, etc.

LAZARD'S
AUJOURD'HUI
Vous êtes cordialement invité à examiner le magasin d'habits le plus moderne du Sud.
718-720 RUE DU CANAL.

D. MERCIER'S SONS
Les marchands renommés par la modicité des prix de leurs articles et la loyauté dans leurs transactions commerciales.
Vêtements confectionnés, Chapeaux et Articles de toilette pour messieurs et enfants.
Le magasin est ouvert le soir jusqu'à dix heures, et fermé le dimanche.
Coin des rues Dauphine et Bienville, à deux ilots de la rue du Canal, 1er District

dim mar jeu—

THE AMERICAN FINANCE & INVESTMENT COMPANY
CAPITAL - - - $500,000.00.
GALLIER J. CAPDEVIELLE, Président A. J. DOUGLAS, Vice-Président;
F. W. PIKE, Secrétaire-Trésorier.
636 Maison Blanche. Phone Main 4589. Nouvelle-Orléans.
En vertu de sa charte conforme aux lois de la Louisiane, cette Compagnie est autorisée à faire toutes affaires se rattachant à la propriété foncière aux actions, bons et autres sécurités ou effets de commerce; à emprunter et prêter d'argent, à acheter et vendre des propriétés mobilières et immobilières, à agir comme "trustee" ayant dans les banqueroutes ou comme receveur ou liquidataire, à servir de dépositaire ou de garantir la valeur de la propriété et des comptes.
La Compagnie fournit à ses clients un cautionnement pour la fidèle exécution de ses travaux.
22 août—

William Frantz & Cie.,
Succursale: 1014 Rue S. Remparts En face de la Station de l'Union.
JOAILLIERS ET OPTICIENS.
Marchandises en Argent Véritable et en Or Massif. Inspecteurs Autorisés des Montres de Chemins de Fer. Prompte attention accordée aux demandes et commandes par la poste. Attention Spéciale Appelée sur les Départements de Réparations.
143 RUE CARONDELET. - - - NOUVELLE-ORLEANS, LNE
30août—

F. A. BRUNET,
IMPORTATEUR DIRECT.
HORLOGER, BIJOUTIER, JOAILLIER.
313 RUE ROYALE 313
ALLIANCES ET BAGUES DE MARIAGE EN TOUT GENRE.
La Seule Grande et Unique Maison Française à la Nlle-Orléans.
Venez visiter et vous rendre compte par vous-même du bas prix de mes marchandises dont je défie toute concurrence.
Les ordres de la campagne sont sollicités.
PHONE MAIN 4260.